



SAISON 17 • 18

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

1336 (parole de Fralibs)

Une aventure sociale racontée par **Philippe Durand**

DU 7 MARS AU 31 MAI 2018

du mercredi au samedi à 21H15, le dimanche à 17H

THÉÂTRE DE BELLEVILLE

94 RUE DU FBG DU TEMPLE 75 011 PARIS - M° GONCOURT/BELLEVILLE

01 48 06 72 34 | reservations@theatredebelleville.com

facebook.com/theatre.debelleville • THEATREDEBELLEVILLE.COM • [twitter/Belleville_TDB](https://twitter.com/Belleville_TDB)

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Écrit et interprété par Philippe Durand | Coproduction La Comédie de Saint Etienne, Centre dramatique national, Théâtre de Belleville | Texte publié aux Editions *D'ORES ET DÉJÀ* | Création Juin 2015



© Pauline Le Goff

Durée 1h30

Âge conseillé à partir de 14 ans

CONTACTS

Responsable des Relations avec les Publics **Justine Rouan**
justine.rouan@theatredebelleville.com | 01 48 06 72 34

Médiation culturelle **Garance Belmas**
garance.belmas@theatredebelleville.com | 01 48 06 72 34

Nous proposons des rencontres à l'issue des représentations avec Philippe Durand.

www.theatredebelleville.com

PRÉSENTATION DE LA PIÈCE

REPÈRES CHRONOLOGIQUES ET SÉMANTIQUES

Ce sont quelques repères qui retracent un historique de la lutte et apportent des éléments de compréhension au spectateur qui ont permis à Philippe Durand de ne pas être trop didactique dans l'élaboration du texte.

Indications remises à chaque spectateur avant la présentation :

La marque **Elephant** est créée à Marseille à la fin du XIX^{ème} siècle (marque rachetée par Unilever en 72).

1977 : la marque est intégrée à **Fralib** (Française d'Alimentation et de Boissons). Cette filiale d'Unilever fabrique les thés Lipton et Elephant dans deux unités de production en France : l'usine du Havre et celle de Gémenos (près d'Aubagne).

1998 : Unilever ferme l'usine du Havre et regroupe sa production à Gémenos. 54 familles quittent Le Havre pour la région de Marseille et conservent leur emploi.

Septembre 2010 : le dernier directeur de l'usine, M. Lovera (nommé à la fin de 2007) ferme l'usine. La production est transférée en Pologne et en Belgique.

Dès lors, les ouvriers de Fralib vont se battre pour conserver leur emploi et leur outil de production.

1336 jours de lutte : occupation de l'usine, lutte juridique (4 procédures de PSE seront engagées). Diverses actions des salariés pour se faire entendre.

26 mai 2014 : signature de l'accord de fin de conflit – les ouvriers vont pouvoir créer leur coopérative ouvrière.

Gérard et Olivier : les deux piliers de la lutte syndicale souvent cités dans le texte : (désormais respectivement président et directeur délégué de la Scop).

PSE : Plan de sauvegarde de l'emploi

LE TEXTE : UN RECUEIL DE TÉMOIGNAGES

Philippe Durand est le metteur en scène de la pièce, et celui par qui le projet est né. Il s'est tenu informé de la lutte à travers les médias et part à la rencontre des ouvriers de l'Usine Fralib après l'accord de fin de mai 2014. **Au printemps 2015, il enregistre des entretiens avec plusieurs d'entre eux, pendant leurs heures de travail, les retranscrits et compose grâce à cette matière une pièce de théâtre d'1h30.**

Ce sont donc des témoignages qu'il a retranscrit d'après les enregistrements, en veillant à garder, à l'écrit, les fautes de français, les expressions, syntaxes ou accents particuliers, les répétitions... Tout cela, dans le texte et dans le jeu, contribue à montrer ces témoignages de **la manière la plus brute possible** : ils sont livrés tels quels au lecteur et au spectateur. Même à l'écrit, ils conservent leur caractère d'« **oralité** » : c'est ce qui donne à cette langue tout son relief, toute sa poésie. En lisant, c'est presque comme si on les entendait.

Par exemple, le parler typiquement marseillais : « t'y es fliqué par des huissiers »

Malgré le caractère authentique de ces témoignages, le travail d'écriture, pour Philippe Durand, a été celui d'organiser le tout en quelque-chose qui relève tout de même du récit, qui possède une narration. En voyant la pièce ou en lisant le texte, on s'aperçoit bien que ce n'est pas une juxtaposition aléatoire d'interventions d'ouvriers mais bien une histoire qui évolue. C'est ce travail d'assemblage qui a permis à la pièce, non seulement de donner à entendre ces voix d'ouvriers, mais également d'exposer le **déroulement de la lutte**. Au final, on assiste à un récit passionnant qui a un début, des péripéties, et une résolution. On pourrait qualifier *1336* (parole de Fralibs) de **récit épique moderne**, tant il tient en haleine au fur et à mesure de l'évolution de la lutte.

EXTRAIT

*« à un moment y faut se dire
qu'est-ce qui est moral ? qu'est-ce qui n'est pas moral ?
qu'est-ce qui est légal ? qu'est-ce qui n'est pas légal ?*

*tenir une usine c'est illégal mais garder
vouloir garder son emploi ben c'est quelque chose de moral*

et donc on s'est lancés dans le combat »

C'est cette juxtaposition des « **petites** » **voix singulières** et de la « **grande** » **histoire** qui est intéressante dans la construction du récit : cela montre que derrière chaque lutte sociale, il y a aussi des histoires intimes et individuelles.

LA MISE EN SCÈNE

La parole

A travers son jeu d'acteur, Philippe Durand ne cherche pas à imiter les accents, tics de langage... ce sont plutôt les personnages qui passent par lui – personnages sur scène, mais par ailleurs vrais hommes et femmes. Le but n'est pas de les singer ni de les parodier mais de les faire vivre le temps de la représentation, à défaut de leur présence. Il a devant lui le texte imprimé et il en tourne chaque page comme pour signifier le changement de personnage, de « voix ».



© Pauline Le Goff

Le dispositif

Le dispositif scénique est à l'image du texte : tout est mis en œuvre pour que cette parole arrive aux oreilles du spectateur le plus directement possible, sans filtre. Philippe Durand est assis à une table, face au public, son texte avec lui : on est à la limite de la conférence ! Sur la table, sont empilées des boîtes de thé I336, pour rappeler les fruits de la lutte, qui seront vendues à la fin du spectacle pour soutenir SCOP-TI. C'est un spectacle qui est conçu pour être joué dans une petite salle afin de créer l'atmosphère simple et conviviale propice à la transmission de ce récit.

PISTES PÉDAGOGIQUES

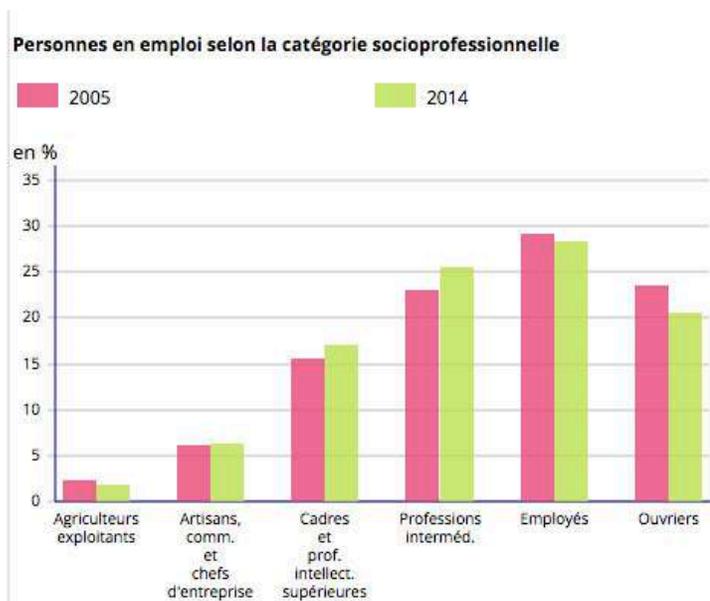
THÉMATIQUES PRINCIPALES

- La lutte des classes aujourd'hui
- Comment s'organise une lutte sociale ?
- Repenser notre modèle économique
- Une oeuvre universelle

• « LA LUTTE DES CLASSES » AUJOURD'HUI

Avant de parler de lutte sociale, il faut essayer de comprendre pourquoi elle est nécessaire. Aujourd'hui, il y a souvent l'idée que **la lutte des classes** – telle que théorisée par Karl Marx – n'existe plus parce qu'il n'y a plus d'ouvriers. Le sociologue Henri Mendras parle d'une « **moyennisation** » des classes (et avec cela d'une disparition progressive du « sentiment de classe ») : c'est la fameuse toupie de Mendras qu'il théorise dans son ouvrage *La Seconde Révolution Française 1965-1984* publié en 1988 et qui montre que les classes moyennes constituent une part majoritaire de la société.

Toutefois, cela ne veut pas dire qu'il n'y a plus de classes populaires !



Champ : France métropolitaine, population des ménages, personnes en emploi de 15 ans ou plus.

Source : Insee, enquêtes Emploi.

Louis Chauvel, sociologue français, lui, explique l'inverse dans son article *Le retour des classes sociales*, publié en 2001 : avec la précarisation qui touche les classes populaires et moyennes depuis les années 1980, le sentiment d'appartenance à une classe sociale reste, aujourd'hui, assez présent. En outre, il y a certes moins d'ouvriers qu'avant mais, avec la tertiarisation de la Société Française, il y a aussi eu une augmentation du nombre d'employés, souvent touchés eux aussi par la précarité. Selon les chiffres de l'INSEE, en 2014, **les ouvriers et les employés représentaient 48,8%** de la société française, soit la moitié.

La force de *1336 (parole de Fralibs)* est de montrer que, malgré les idées reçues, les ouvriers sont toujours présents en France et qu'ils ont une voix à faire entendre.

• COMMENT S'ORGANISE UNE LUTTE SOCIALE ?

1336 (parole de Fralibs) nous fait entendre comment, concrètement, les "Fralibs" ont fait pour résister : la première de leurs actions a été l'**occupation d'espace**. Pendant 1336 jours, ils sont restés dans l'Usine : la pièce nous donne un aperçu de la réalité quotidienne qu'une telle occupation implique.

Une autre action menée par les Fralibs a été de **boycotter Unilever**. Dans plusieurs supermarchés, ils ont rempli des caddies de produits qui appartiennent à la marque Unilever et les ont laissés, afin que le choix des consommateurs ne s'oriente pas vers ces produits là. Le **boycott** est une action de résistance non violente : elle est efficace car elle touche aux finances de l'entreprise, donc là où ça la fera réagir.

EXTRAIT

*« ben t'y vas à cent personnes avec cent caddies
tu prends tous les produits Unilever
tu les mets tous dans un chariot
t'abandonnes le chariot en plein milieu du magasin
tu retournes dehors prendre un chariot
tu re-rentres avec le chariot tu continues*

donc dans la journée tu as trois cents quat'cents chariots remplis de matériel Unilever abandonnés dans le magasin

*tu empêches les clients de pouvoir se servir
(parce qu'un client va pas fouiller dans un caddie au milieu du magasin
pour prendre son thé sa lessive son huile
parce que je sais pas si tu as VU
le panel des marques d'Unilever c'est impressionnant) »*



L'IMPACT

Rapidement, les Fralibs bénéficient d'un **soutien populaire** : certaines personnes arrêtaient d'elles-mêmes d'acheter des produits Unilever. Car l'aspect primordial de cette lutte c'est d'avoir un maximum de **retentissement médiatique** : les Fralibs occupent l'Usine, les journalistes viennent couvrir l'information, et de plus en plus de gens sont au courant des agissements d'Unilever. Le soutien des gens, même s'il est moral et non financier, est très important, car cela va nécessairement impacter sur **l'image publique de la multinationale**.

Les Fralibs eux-mêmes sont devenus un **symbole**, susceptible de faire écho aux expériences de chacun dans le monde du travail. Il s'agissait de se battre avec les quelques pauvres moyens d'actions qu'avaient les ouvriers face à un géant industriel, avec tout ce que cela implique : une armée d'avocats, d'huissiers, des moyens de surveillance, la loi et les forces de l'ordre de leur côté. Avec les syndicats, la force des Fralibs résidait dans leur nombre et leur solidarité : la pièce met en avant cette beauté, cette **force du collectif**.



© Place au Peuple, Flickr

EXTRAIT

*« alors que quand tu fais les choses collectivement
c'est vachement plus enrichissant
t'y es beaucoup plus fort
tu as un potentiel qui est formidable !
et tant que l'humain n'a pas goûté cette histoire du collectif
il aura pas compris l'autre dimension qui le concerne
parce que on a un ego certes
mais on est aussi un animal grégaire
on est pas tout seul
si on t'isole - tout seul - c'est compliqué
tu n'es plus d'ailleurs tu n'es plus un être humain »*

A plusieurs reprises, Unilever tente de régler le conflit à l'amiable avec des offres financières – voire des magouilles – qui sont systématiquement refusées : les négociations continuent sur quatre procès et s'achèvent avec l'autorisation pour les ouvriers de s'approprier leur usine.

• REPENSER NOTRE MODÈLE ÉCONOMIQUE

La fin de la lutte a donc permis aux ouvriers Fralibs de **reprendre la main sur leur outil de production** : l'Usine et toutes ses machines qui étaient jusque là la propriété de l'entreprise, régie par un patron déconnecté de tous ceux qui constituent « la main d'œuvre ».

EXTRAIT

*« nous on considérait que notre outil de travail nous appartenait
on considérait qu'on avait les compétences
qu'on avait un savoir-faire qui était incontournable
que y compris
on pouvait revenir aux produits naturels et au mélange naturel qu'on faisait avant
et qu'on pouvait continuer à travailler ici
dans cette usine
I sans patron »*

« Sans patron » : donc débarrassés des rapports de hiérarchie qui pèsent sur les employés et qui exercent sur eux une violence économique.

LE FONCTIONNEMENT DES SCOPs

Selon le site qui leur est dédié (les-scop.coop), les **SCOP, Sociétés COopératives et Participatives**, sont des entreprises qui « bénéficient d'une gouvernance démocratique et d'une répartition des résultats prioritairement affectée à la pérennité des emplois et du projet d'entreprise. » Ce que cela signifie c'est que ce sont **les salariés qui sont propriétaires du « capital »** (ici l'Usine et tous les outils de production) et **qui possèdent tout le pouvoir de décision** : ce n'est pas le patron, ni les actionnaires, comme c'est le cas dans les entreprises « classiques ».

Ainsi, chaque employé a son mot à dire sur le fonctionnement de l'entreprise, **chaque décision est discutée en groupe et les bénéfices sont répartis équitablement entre tous. Il y a quand même une hiérarchie dans la SCOP-TI** : le directeur, le président et le président délégué sont « à la tête » de l'entreprise. Il y a ensuite le Conseil d'Administration et les chefs de Service. La différence avec une entreprise classique, c'est que chaque personne a une voix égale dans la décision finale et que les écarts de salaire sont minimes – et toutes ces conditions ont bien sûr été décidées après moult débats et discussions.

Ce que montre *1336 (parole de Fralibs)*, c'est que les Fralibs ont connu une victoire, certes, mais que tout n'est pas facile et que la SCOP n'est pas la réponse à tous les problèmes. Chacun ne voit pas ce système de la même manière et si certains ouvriers ont connu une conscientisation politique très forte, d'autres sont moins engagés aujourd'hui et s'impliquent moins dans la SCOP – qui est un système dont la difficulté réside dans le fait qu'il demande un investissement assez important de tous ses acteurs.

L'entreprise connaît aujourd'hui des difficultés, notamment d'ordre financier et est encore en train de se construire : **le fonctionnement démocratique de la SCOP fait que ses membres sont en perpétuelle discussion.** Tout cela, Philippe Durand le précise à la fin de son spectacle et rappelle **l'importance de les soutenir financièrement.**



© Pauline Le Goff

• UNE OEUVRE UNIVERSELLE

Le fait de raconter ce genre d'initiative sur scène, qui prouve aux spectateurs qu'il est possible de changer la société dans laquelle on vit, montre que l'art peut être un lieu qui remet en question notre société. Dans *1336 (parole de Fralibs)*, le plateau de théâtre devient un espace où l'on donne une voix à ceux qu'Unilever a tenté de réduire au silence. La parole des ouvriers est donnée à entendre, et chacun est libre de l'interpréter comme il le souhaite.

- **La lutte sociale** apparaît comme un vrai moyen de résistance, nécessaire et même indispensable.
- Il y a également **une valorisation du travail** : on peut aussi faire les choses avec passion, sans l'unique motivation du salaire à la fin du mois. Donner du sens à son travail est essentiel pour celui qui l'effectue, afin d'être plus qu'une main d'oeuvre prise en compte dans la "valeur travail" théorisée par les économistes.

L'anonymat des témoignages contribue à rendre l'histoire universelle : on s'éloigne de cette lutte-ci pour remettre l'humanité au centre du propos, notamment grâce à cette langue poétique et musicale.



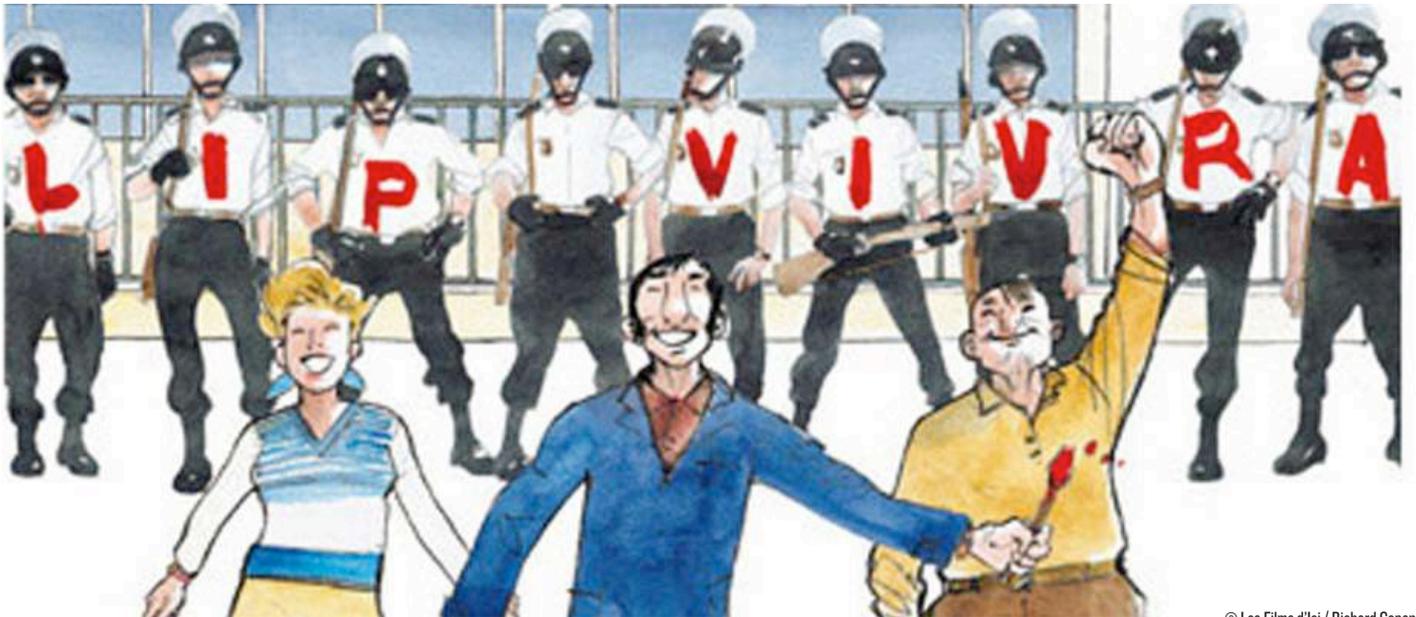
© Pauline Le Goff

ALLER PLUS LOIN

Christian Rouaud, *Les Lip, l'imagination au pouvoir*, 2007

On peut comparer l'aventure des Fralibs à celle des Lip dans les années 1970. En 1973, les ouvriers de l'Usine Lip, productrice d'horloges, apprennent que les patrons souhaitent licencier et geler les salaires. En réponse, ils occupent l'Usine et manifestent. Leur action s'étendra jusqu'en 1977 : en novembre de cette année, les Lip fondent six coopératives, parmi lesquelles *Les Industries de Palente* (LIP). Malgré des différences de contexte et d'organisation, Philippe Durand lui-même compare les deux luttes : « cela a été dans les deux cas l'aventure sociale d'un collectif ouvrier qui défie les logiques capitalistes, accompagnée d'un fort soutien populaire. » Le documentaire de Christian Rouaud retrace leur lutte et les retrouve 30 ans après : ce qui est intéressant c'est de voir le regard distancié par le temps des ouvrier sur cet événement.

On peut différencier les Lip et les Fralibs sur le résultat : les Lip ne voulaient pas faire de coopérative, ni être leur propre patron.



© Les Films d'Ici / Richard Copans

Les deux documentaires de Claude Hirsch sur les Fralibs :

- *Pot de thé pot de fer*, réalisé en 2011, au début de la lutte
- *1336 jours, des hauts, débats, mais debout*, sorti en 2015 et qui relate toute l'aventure des Fralibs

Raymond Depardon, *Profils Paysans*

série de films français documentaires :

- *L'Approche*, sorti en 2001
- *Le Quotidien*, sorti en 2005
- *La Vie moderne*, sorti en 2008

Ces documentaires partagent avec *1336* (*parole de Fralibs*) une langue brute, vraie et poétique.

Même si ce sont des profils « paysans » et non « ouvriers », il y a la même ambition d'offrir un espace de parole à ces voix singulières.

Gilles Peret, *De Mémoires d'ouvriers*, 2012

Dans son documentaire, Gilles Peret fait le constat de la dépolitisation croissante des ouvriers et de l'individualisme en entreprise, causé par une volonté d'affaiblir la force collective ouvrière, à coup de primes individuelles et autres manœuvres. Quand *1336 (parole de Fralibs)* nous montre que cette fraternité est possible, *De mémoires d'ouvriers* nous montre que l'économie n'est pas une science réservée aux cadres et aux patrons, et que les ouvriers peuvent aussi s'en emparer – et ils le font – pour changer leur situation.



© IAN HANNING/REA

Radio

La lutte des Fralib, diffusé dans l'émission *Les pieds sur Terre*.

Essais

Pierre Rosanvallon, *Le Parlement des invisibles*, 2014

Dans cet ouvrage, Pierre Rosanvallon donne la parole aux « invisibles » : ceux qui ne sont ni représentés, ni compris, dans les médias. Il parle d'un besoin de voir des vies ordinaires racontées et mises en valeur : son ouvrage permet à ces « ordinaires » de se réapproprier une parole souvent confisquée.

Dans un sens, *1336 (parole de Fralibs)* opère un travail similaire : les Fralibs se réapproprient une parole comme ils se sont réapproprié leur usine.

Christophe Dejours, *Souffrances en France*, 1998

Souffrances en France de Christophe Dejours décrit l'organisation du travail en entreprise qui pousse à la concurrence et aux comportements individualistes. Les ouvriers sont souvent dépossédés de leur travail car ils n'en voient pas le résultat et les cadres, eux, sont amenés à faire des choses qu'ils réprouvent. Il y a une contradiction entre les idéaux des acteurs de l'entreprise et ses buts, qui contribue à une déshumanisation totale. Un exemple parfait pourrait être le passage aux arômes chimiques de thé dans l'Usine Fralib décrit dans la pièce : les ouvriers, bien sûr préfèrent travailler avec des arômes naturels, qui font un produit de bien plus grande qualité.

La souffrance que décrit l'auteur est aussi celle d'une société où l'on accepte ces injustices sociales et où se révolter ne semble pas être une option : *1336 (parole de Fralibs)* nous prouve le contraire.

NOTE D'INTENTION DE L'AUTEUR

I336 (parole de Fralibs) est la rencontre que j'ai faite avec ces ouvriers à Gémenos, dans leur usine, tout près de Marseille, au mois de mai 2015, peu de temps avant le lancement de la marque.

L'idée de ce projet est venue de la lecture d'un essai de Pierre Rosanvallon *Le Parlement des invisibles*, dans lequel il décrit un contexte de crise de la représentation, de crise de la compréhension de la société, et parle d'un besoin de voir les vies ordinaires racontées, les voix de faible ampleur écoutées ; il s'agit dans cet essai de se réapproprier son existence, de revaloriser nos vies, sortir de l'isolement. L'aventure des Fralibs me semblait être un bel exemple de réappropriation...

Je suis donc allé les voir dans leur usine : j'ai eu carte blanche, à moi de convaincre les ouvriers de bien vouloir me parler... *I336 (parole de Fralibs)* a été écrit à partir des interviews que j'ai menées avec plusieurs d'entre eux, pendant leur temps de travail.

J'ai pris beaucoup de plaisir à récolter ces paroles, et une fois retranscrites, je les ai vite considérées comme un trésor populaire que je devais livrer tel quel. Elles racontaient la vie, poétiquement, puissamment, et je pouvais en faire théâtre. J'ai donc organisé un récit tout en restant au plus près de la parole brute, gardant les répétitions, les fautes de français, les expressions ou les syntaxes singulières, afin de conserver l'oralité.

Dans une langue à la fois colorée et simple, les ouvriers racontent eux-mêmes, par ma voix, leur histoire avec Unilever; celle d'ouvriers, attachés à leur travail, à leur usine, à l'humain dans l'entreprise, des ouvriers qui ne veulent pas céder.

Ce récit prend appui sur leur rapport au travail, si important, pour ensuite raconter la lutte, les actions, les occupations d'usine, les tribunaux, les manoeuvres employées par Unilever qui dispose de moyens illimités, les soutiens solidaires d'une grande partie de la population dans leur combat perdu d'avance, mais aussi la difficulté, après la victoire, de construire leur projet collectif.

Les Fralibs sont un cas parmi tant d'autres aujourd'hui de travailleurs ballotés par la volonté des actionnaires et leur soif de profits. Les logiques commerciales à l'oeuvre dans notre monde moderne nous poussent parfois à faire des choix totalement absurdes. Il semble que nous y soyons peu à peu tous confrontés, dans tous les domaines.

Ici, des hommes et des femmes se débattent, essaient d'exister.

Leur combat est devenu emblématique, comme une alternative à ces logiques dévastatrices, un espoir au milieu du marasme.

Pour faire entendre ces paroles, j'ai choisi un dispositif des plus simple : dans un espace le plus convivial possible, je suis assis, attablé, le texte devant moi. Sur une autre petite table, sont disposées en pyramide les différentes boîtes de thés et infusions de la nouvelle marque « I336 », éclairées comme un trésor de guerre.

Idéalement les spectateurs sont disposés en hémicycle autour de moi.

Entre incarnation et distance, je raconte cette aventure sociale d'exception, je donne corps aux rencontres que j'ai faites. Le spectacle est bien ma rencontre avec les ouvriers. Je ne me prends pas pour eux, mais ils passent par moi.

Le texte, fruit de ce travail, témoin de cette rencontre est sur la table, je prends régulièrement appui dessus. Il est le lien, sa présence crée l'espace le plus juste avec les spectateurs, qui s'étonnent de voir les ouvriers, les machines, de partager pleinement l'aventure.

- **Philippe Durand**